

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 11

Artikel: Hoche-Queue : [suite]
Autor: Geoffroy, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sein avâi fauta dèlâo fèrè fèrè la tiupesse, et po avâi la pé et po fèrè pliési à cliâo z'hommo d'autorità, ne no sein met d'ac-coo avoué leu. Vaitse don cein qu'ein est : on part dè cliâo dâo conset d'administrachon, bon grâ, mau grâ, baillont lâo condzi et no vont montrâ lè talons, et coumeint y'ein faillâi tot parâi nommâ quatre novés, cein ein fâ treizè por quoui on va vôtâ, treizè compagnons qu'on a choisis no-mémo; ora se vo volliâi fèrè coumeint vo dio, et vôtâ po lè citoyeins que l'ont lâo nom su on bocon dè papâi qu'on va vo bailli, eh bin on ne demandè pas qu'on rebedoulâi lè z'autro et on sè conteintèrâ dînsè.

Après cé discou, y'ein a qu'on criâ bravô; mâ y'ein a dâi z'autro, qu'étiènt venus espret po tot reméssi, que n'étiènt pas conteints et que sè sont met à fèrè dâo boucan. Lè faut ti avau ! se desont, y'a prâo grandteimps que no z'eimbétont. Yon dè pè Aubouna, que ne pétôirè pas, lâo z'a de lâo z'affèrè âo tot fin, non de chien ! et lè z'a einvoyi à l'herba.

Lâo z'a de que n'étiènt què dâi rupians, qu'agaffâvont l'ardzeint coumeint on perte, et que nion cein on ne sarâi fotu dè trovâ on tsemin dè fai que médzâi atant, et que l'étâi la fauta à monsu Marti, lo directeu dè la compagni. Ne dio pas que n'est pas on bravo homo, se l'a de, ne lo cognaissos pas et n'é jamé partadzi demi-pot avoué li; mâ l'est on fotu directeu que no z'a dza tondû à râ la pé et que no z'écortsèrâi s'on ne se rebiffâvè pas.

Cé monsu Marti a volliu repondrè et derè qu'on n'avâi rein à lâi reprodzi; mâ s'ein est trovâ ion dè pè Dzenèva que lâi a cliou lo mor ein lâi deseint que n'avâi pas dè quiet bragâ et que farâi mi dè sè câisi. Adon lo boucan a recoumeinci. Subliâvont, sielliâvont, boeilâvont, tapâvont dâi mans et dâi pi, qu'on a cru on momeint que l'allâvont sè châtâ dessus. Y'on dè pè Vevâi, qu'étâi furieux dè sein qu'on s'étâi arreindzi et qu'on ne lè z'avâi pas ti einvoyi promenâ, desâi qu'on s'étâi fotu dâi z'achenéro dè lè z'avâi fé veni po rein et d'avâi fé la pé à catson. Volliâvè dâi z'explicachons; mâ l'a z'u lo subliet copâ pè lo détertîn que fasont perquie. Enfin l'ont fini pè nommâ lè treizè que faillâi, et la tenablia a botsi.

— Eh bin mè seimbiè, Sami, que cé dè Vevâi avâi réson et que du qu'on fasâi cliâa granta tenâblier, faillâi laissi allâ lè z'affèrès tant qu'âo bet, na pas s'arreindzi dînsè eintrè dou âo trâi. Ora, après avâi tant criâ, porquie cliâo que menâvont lo grabudzo ont te laissi ti lè z'autro dein lo conset d'administrachon ?

— Eh que vâo-tou, mon pourro Abran, lè gros lâo ne sè medzont pas ! mâ n'ont pas fini et sè porriènt bin onco traitâ dè géomètres dévânt que sâi grandteimps.

HOCHÉ-QUEUE

par Auguste GEOFFROY.

III

La femme n'a pas besoin d'éducateur dans les choses de l'amour; sa prescience y est invariable et absolue. Toute sauvage qu'elle était, le *Hoche-Queue* devina chacune des intentions du garde avec leurs nuances délicates, elle tressaillit de la joie immense d'avoir désormais un protecteur dans la vie, et elle courut à la vieille de la Maison Forestière comme à sa mère... retrouvée.

Les allées, les coupes, les fourrés et le bord des étangs ne furent plus à partir de ce jour des solitudes, ni pour le brigadier, ni pour le *Hoche-Queue*. Ils y habitaient l'un et l'autre et cela suffisait, quoiqu'ils pussent être des semaines sans se rencontrer. Le bois, de l'aube à la nuit tombante, c'était pour Bernard la possibilité d'entrevoir son *Hoche-Queue*, c'était pour le *Hoche-Queue* l'espoir de dire, dans un éclair des yeux et un pli des lèvres, en passant, ce qu'elle murmurait sans paroles pendant ses heures de cueillette solitaire : « Je vous aime, monsieur Bernard, je vous aime, je vous aime ! Et puis voilà, moquez-vous de moi, si vous voulez ! » Il ne songeait pas à se moquer, le héros de Loigny, car lui qui n'avait point lâché la hampe du drapeau alors que dix baïonnettes lui entraient dans le corps, tremblait au bruit lointain et connu de la course du *Hoche-Queue* sur les feuilles mortes. Il se cachait alors, se contentant de la voir passer près de lui, et sachant bien où il fallait aller l'attendre selon les saisons, ici en juin pour les fraises, là en octobre pour les mûres. Le *Hoche-Queue* de son côté s'attachait, le plus qu'il lui était, déceimment possible, dans ses visites à la mère Bernard, l'aidant en ceci, lui recousant cela, habile et complaisante surtout dans les besognes qui touchaient au *fiis*, heureuse de faire une soupe qu'il mangerait en demandant qui l'avait faite, et heureuse encore d'aller le guetter, accroupie sous les ronces du fossé, les nuits où il revenait tard de chez l'Inspecteur. Elle se sauvait dès que le pas du garde s'était éloigné, grelottante mais tranquille, après s'être assurée, la jalouse, que les belles demoiselles de la ville ne l'avaient point retenu. Sans se chercher jamais dans leurs cachettes, par une sorte de pudeur, ils se devinaient cependant ; leurs âmes se pressentaient, et, indulgents pour leur faiblesse mutuelle, ils faisaient souvent de longs détours l'un ou l'autre pour se trouver à cet invisible rendez-vous. « S'il ne m'a pas vue derrière ce chêne, si elle ne m'a pas regardé passer couchée sous ces églantiers, disaient-ils réciproquement, du moins reconnaîtra-t-il mes petits pieds imprimés fortement dans la boue du sentier, verra-t-elle que je suis venu à ces baliveaux maintenant ceinturés de rouge, et que nous pensons l'un à l'autre. »

Les choses allaient ainsi depuis dix mois, quand je revins à Monthiers en août 1880. Moi aussi je m'intéressais au *Hoche-Queue* ; j'avais flairé un mystère dans la naissance de cette fille des bois si mignonne, si polie, si distinguée, si frêle et si fière dans ses haillons, mystère expliqué par le séjour définitif de sa mère chez le marquis de X..., mon voisin de campagne. J'aimais à la rencontrer sur les chemins des loups, quand je galopais au crépuscule dans l'immense silence de la forêt.

Habituellement, je mettais pied à terre et nous causions de mille riens, moi heureux d'admirer sa rare beauté de jeune faunesse, elle fière d'être traitée en amie par le châtelain (petit châtelain !) de la Renardière, pendant qu'autour de nous les blancs bouleaux s'estompaient d'ombre peu à peu, les grands ducs lamentaient leurs hou ! hou ! hou ! et les chevreuils bramaient à la poursuite des chevrettes. J'écoutais le récit de ses misères jusqu'au moment où, toujours aux aguets, elle filait sans bruit, croyant entendre le pas du terrible Hervé dont la chasse commençait. Je ne m'inquiétais pas, m'étant mis (politique de propriétaire), en rapports tranquilles avec lui ; je lui laissais voler modérément mon gibier, il pouvait me laisser trouver sa fille gracieuse.

Au bout de quelques semaines, je m'étonnai de ne la plus jamais rencontrer dans ses parages habituels, et j'hésitai à demander expressément de ses nouvelles, par discrétion villageoise et crainte d'apprendre un malheur, quand je la trouvai à la Maison Forestière, un jour que la pluie m'avait forcé d'y chercher un abri. Elle chauffait le four en compagnie de la mère Bernard et se mit incontinent à rouler des pommes dans de la pâte, pour le visiteur. Je reconnaissais à peine mon *Hoche-Queue* de l'année précédente dans la belle fille élancée, propre, ménagère, qui me souriait tout en pétrissant. L'amour est créateur, médecin, costumier, quand c'est nécessaire, et je le devinai caché sous le corsage du *Hoche-Queue* aux tendres précautions qu'elle avait pour la vieille femme. Mon rêve de Parisien flirtant dans la futaie avec une jeune sauvage, marquise égarée par le destin sous une hutte de braconnier, regut, à vrai dire, un choc mortel ; mais, au fond, j'en fus heureux. J'aimais le *Hoche-Queue* autrement que pour en faire ma maîtresse à l'aide d'une bague et de quelques foulards ; je lui voulais du bonheur à cette si jolie et si étrange fille, et comme aussi j'aimais et j'estimais Bernard, je me réjouis du mariage qui se faisait dans mon imagination. Pour me rendre compte de la réalité de ma puissance divinatoire, je fis compliment au *Hoche-Queue* de ses talents de femme d'intérieur et j'ajoutai traitreusement : « C'est une bru comme toi qu'il faudrait à madame Bernard. » Le *Hoche-Queue* pâlit et s'appuya contre la lourde table où s'entassaient les corbeilles à pain en me regardant d'un oeil suppliant.

Je jugeai inutile de répéter ma réflexion à la mère Bernard qui ne l'avait pas entendue, fort préoccupée qu'elle était de constater le degré de cuisson des *michottes* qui m'étaient destinées. (A suivre.)

A l'Élysée

en attendant un ministère.

M. CARNOT, M. RIVET

M. CARNOT. — Asseyez-vous, cher ami. Ça va bien ?

M. RIVET. — Très bien.

M. CARNOT. — En votre qualité de député, car... si ma mémoire est fidèle, vous êtes député, n'est-ce pas ?

M. RIVET. — Entièrement.

M. CARNOT. — Bon... Vous devez vous connaître en politique. Je vous demanderai donc, mon cher député, ce que